

LE REEL, L'ORGANIQUE ET LE CORPS DE LA REALITE

LAURENCE CROIX

PSYCHANALYSTE, SCIENCES DE L'ÉDUCATION

En hommage à Jean Bergès, qui m'a tant enseigné.

*Nous vivons en un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise
que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie*
Freud, 1938¹

Notre civilisation tend de plus en plus à assimiler le corps à une matérialité organique. Les progrès scientifiques justifient-ils ces nouveaux rapports à notre corps ? Sont-ils en eux-mêmes responsables d'une société où seules les dimensions matérialistes et physiques subsistent ?

Pour envisager des réponses, il nous faut d'abord reprendre des notions qui ne devraient pas pouvoir se confondre ou se superposer. En l'occurrence, celle de corps fondamentalement distinct de celle d'organique. Car le discours propre à notre post-modernité semble affirmer que le corps est l'organique ; de la même manière que ce discours tient le réel pour la réalité.

Or, dire que le corps est une réalité, cela ne veut pas dire que le corps ne soit qu'un organisme, et encore moins que l'organique soit de l'ordre du réel.

Nous essaierons ici d'en faire la démonstration. Commençons par rappeler que la réalité n'est pas une donnée primaire. La réalité a un statut subordonné, elle est construite, seconde. Pas seulement depuis Freud, comme nous avons pu nous-mêmes l'écrire dans un ouvrage qui traite de ces questions sur les déterminismes physiques et psychiques en ce qui concerne la douleur propre à l'humain². Mais, on retrouve ce constat complexe de la notion de réalité pour l'être parlant déjà avec l'idéalisme de Schopenhauer, le cogito de Descartes, la question de la référence chez les nominalistes du Moyen Âge, etc. Il semblerait que « depuis toujours », la réalité, n'étant pas une donnée primaire, elle a un statut de « superstructure », selon une expression de Lacan.

En revanche, c'est bel et bien depuis Freud, que les relations qui définissent la structure psychique sont déjà inscrites dans ce que l'on désigne par réalité. Cette avancée freudienne permet aussi d'appréhender le fait que tout sujet vivant ne dispose pas d'*Un corps*, car on ne naît pas avec *un corps*, mais on le construit...

Sur cette question du corps comme réalité, s'il est certain qu'il y a un clivage majeur chez les

¹ Écrit avant de quitter Vienne pour Londres (via Paris), « Première remarque préliminaire » in *L'homme Moïse et le monothéisme*.

² CROIX L. (2002), *La douleur en soi. De l'organique à l'inconscient*, Paris, Érès, coll. « Point Hors Ligne ».

post-freudiens entre l'abord qui en est fait à partir de l'enseignement de Lacan et celui de l'ego-psychologie, en aucun cas le mouvement psychanalytique ne considère que le corps est le système nerveux. Il y a bien sûr un système nerveux, personne ne le contestera. Mais, confondre corps et organique, c'est réduire l'être humain à de la matière. Fétichiser ainsi le corps n'a pas comme conséquence simplement d'opposer bêtement la psychanalyse aux sciences dites « dures ». La confusion engendre des problèmes majeurs intrinsèques à toutes les sciences comme nous en ferons témoigner les plus grands protagonistes. Auteurs de Prix Nobel et autres grands scientifiques actuels sont en effet les premiers à accuser cette *nouvelle puissance de la tromperie, de l'idéologie matérialisée et de l'imposture de la satisfaction* (Debord, 1999)³ que les confusions ici en question génèrent.

I - Le corps n'est pas l'organique

Une réelle complaisance

Il n'est sans doute pas nécessaire de faire l'inventaire des troubles somatiques propres aux hystériques et connus depuis l'Antiquité, pour rappeler que le corps peut-être gravement atteint, qu'il peut même mettre la vie du sujet en danger (par exemple avec les symptômes d'anorexie ou d'hydrophobie), sans que l'organique ne soit à l'origine et d'aucune façon lésé. C'est à ces corps souffrants et malades que Freud s'attela.

La démarche de Freud a d'abord été de mettre en évidence qu'une manifestation symptomatique peut être référée à une cause, à l'histoire réelle du sujet, et qu'elle relève donc d'une *conversion*. Freud essaya ainsi de répondre à la rationalité de son époque et suivait la voie tracée par Breuer et Charcot.

La formulation de ses conceptualisations suivit l'enchaînement de causes jusqu'au moment où tout semble ne pouvoir continuer, franchir un « roc », le complexe de castration, qui structure l'ensemble des symptômes. Dès lors, le symptôme n'est plus à référer seulement à l'évènement, mais surtout apparaît comme le moyen privilégié de la névrose, d'éviter la reconnaissance de son désir libidinal, et de sa castration.

Lors de l'analyse de Dora, Freud est amené à se poser la question d'une étiologie accidentelle dans la détermination du symptôme hystérique. Il introduit une interprétation d'une origine exclusivement psychique ou somatique, qu'il réfute aussitôt : « tout symptôme hystérique a besoin de l'apport des deux côtés. Il ne peut se produire sans une certaine *complaisance somatique* qui se manifeste par un processus normal ou pathologique dans un ou sur un organe du corps. »⁴

La question repose sur l'ambiguïté de l'expression : « complaisance somatique » ou « organique » (selon les traductions). Freud emploie comme substantif dans l'édition originale le terme d'« entgegenkommen ». C'est l'idée assez floue d'une rencontre entre l'organique et le psychique. La psychanalyse a retenu que c'est ce qui signalerait la nécessité logique d'une marque préalable du signifiant dans le symptôme. Mais, il reste difficile d'articuler ce concept freudien de « complaisance somatique » à l'enseignement de Lacan, pour qui le symptôme est inscrit sur la matrice du fantasme, où il a valeur de message *et* de manifestation de jouissance phallique.

Notons que la complaisance somatique ne se limite pas à la structure hystérique, comme le développait J.-P. Valabrega dans un ouvrage fondamental pour notre propos⁵.

³ DEBORD G. (1999), *In girum imus nocte et consumimur igni*, NRF, Gallimard.

⁴ "Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)", *Cinq psychanalyse*, PUF, p. 28. C'est nous qui soulignons.

⁵ VALABREGA J.-P. (1980), *Phantasme, mythe corps et sens*, Payot.

Par ailleurs, la complaisance peut en effet être organique dans ce qui est appelé *la psychosomatique*. La complaisance organique, ou la psychosomatique, qui trouverait une définition commune aux différentes écoles, puisqu'elle est devenue un mouvement quasi-autonome de la psychanalyse : quand une dimension psychique atteint réellement l'organique.

Enfin, Freud ne parle pas que de conversion et de complaisance, mais aussi de « langage d'organes ». Plus précisément il y fait appel lors d'une de ses rares mentions du terme schizophrénie dans son article sur l'inconscient (*in Métapsychologie*) : reprenant les propos de Tausk sur certaines expressions de langages (« tourneur d'yeux » et « donner le change »), Freud souligne la présence dans les dires du psychotique « une relation aux organes du corps ou aux innervations corporelles ». Tout se passe comme si le patient ressentait les mots dans son corps. Freud remarque ici ce que Lacan développera plus tard, cette impossibilité dans la psychose d'accéder à la métaphore, qui fait retour dans le réel.

Par rapport à ce qui se passe dans l'hystérie, il s'agit dans *le langage d'organe* d'un corps parlé plus que d'un corps qui parle. Ce qui est d'autant plus important à noter dans cette figure clinique, c'est que le corps maintient des liens aux processus primaires tout en étant imbriqué dans le langage.

Le corps est langage et le langage, un corps

La psychanalyse nous enseigne que pour faire un corps il faut un organisme vivant plus une image, ce qui permet le sentiment d'unité du corps⁶. Ce dernier est en lui-même un phénomène. Lacan considère même que cette unité vient d'une gestalt visuelle. Elle vient de l'appréhension par le sujet de l'unité de sa forme dans le miroir. Autrement dit, il oppose l'unité et l'unicité de l'image à ce qu'il en serait de l'organisme s'il est laissé à lui-même et caractérisé plutôt à ce moment-là par sa prématuration. C'est-à-dire qu'il évoque l'état de malaise, l'état de déhiscence de l'organisme tant qu'il ne s'est pas coordonné avec cette image qui le fait se prendre en masse, le délivre de son morcellement premier par rapport à l'image.

Pour que l'individualité organique devienne un corps, il faut que le signifiant introduise le Un. Il y a un clivage, au niveau de l'organisme même, entre le vivant et l'organisme individué. Alors, le vrai corps, le premier corps, dit Lacan, c'est le langage, à savoir ce qu'il appelle le corps du symbolique. Le symbolique est un corps en tant que c'est un système de relations internes. C'est pourquoi aussi la psychanalyse n'est pas un idéalisme. « Le langage est corps, corps subtil certes, mais corps »⁷ quand même. Le symbolique est un corps, ayant sa matérialité. C'est pour cela que l'on peut parler d'objectivité du sujet et qui fait que, précisément, la psychanalyse est une science.

Dans « L'étourdit », Lacan insiste sur le fait que c'est parce que le corps habite le langage qu'il a des organes. « Le savoir affecte le corps », dit Lacan qui ajoute dans son séminaire *Ou Pire*⁸ : « Pas mon sujet (...), l'âme non plus (...), Je dis, moi, que le savoir affecte le corps de l'être qui ne se fait être que de paroles, ceci de morceler sa jouissance... ».

Le corps propre

Pour la construction du moi, un autre principe que celui de la réalité, ou celui de préconscient, intervient pour Freud : celui de *corps propre*. Freud écrit : « Le corps propre, et avant tout sa surface,

⁶ Cf. LACAN J. (1953), « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *in Rapport du Congrès de Rome, Écrits*, pp. 237-322.

⁷ *Écrits*, Seuil, p. 301.

⁸ LACAN J., *Ou pire*, (non édité).

est un lieu dont peuvent provenir simultanément des perceptions externes et internes. Il est vu comme un objet étranger, mais en même temps il livre au toucher des sensations de deux sortes, dont l'une peut être assimilée à une perception interne. La physiologie a suffisamment examiné la façon dont le corps propre se découpe dans le monde de la perception. La douleur aussi semble jouer là un rôle et la manière dont on acquiert, dans les affections douloureuses une nouvelle connaissance de ses organes est peut-être exemplaire de la manière dont, d'une façon générale on arrive à se représenter son corps propre. »⁹

L'élément de vie du corps est impensable et dans la pensée, ce qui peut prendre place, ce qui peut être représenté, c'est seulement une substance étendue. Le corps comme surface, objet étranger. Et, l'on sait ô combien les sensations et les perceptions sont fondamentalement dépendantes de la subjectivité du sujet.

C'est ainsi que Freud pourra de nouveau dans *Le moi et le ça*, et contrairement à la lecture de certains qui y voyaient un revirement de Freud par rapport à ses avancées de 1920, affirmer une profonde dépendance du moi avec un *Au-delà* : « Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais il est lui-même la projection d'une surface ».

Le moi, en tant que corps et unification, n'est que la projection de la surface (le corps) et nous évoque l'apport ultérieur du stade du miroir de Wallon dans les développements qu'en livre Lacan à partir du schéma de Bouasse.

Freud a recours, dans les lignes qui suivent, à une « analogie » physiologique ; il identifie le moi à l'homuncule cérébral des anatomistes, « qui se trouve dans le cortex cérébral, la tête en bas et les pieds en haut, regardant vers l'arrière, et on le sait portant à gauche la zone du langage ». Depuis, on sait surtout que le langage ne se restreint pas à une zone si précise et du modèle des pariétales droites ou gauche de la guerre de 1914-1918, le monde actuel de la neurophysiologie lui préfère le modèle holographique (le tout est dans une partie du tout et la partie, un tout...).

Bref, dire que le corps n'est pas l'organique est aussi bien su du sens commun que de la psychanalyse. En revanche, la psychanalyse a-t-elle quelque chose à dire sur l'organique, comme le fait Freud ? Peut-elle prétendre atteindre un au-delà de la réalité psychique ? Nous fait-elle entrevoir un réel, et dans ce cas, ce réel serait-il identique à celui des « organicistes » ?

II- L'organique n'est ni le corps, ni la réalité

L'organique : une métaphore psychique ?

Freud a toujours eu recours au physiologique, au biologique, à l'anatomie. Est-ce à cause de ses formations scientifiques premières ? Ces disciplines seraient-elles les seuls idéaux que Freud pouvait maintenir dans ses théories psychologiques ?

À moins que l'organique puisse en effet être intégré à part entière dans la psychologie des profondeurs. En tout cas, un certain nombre de texte du fondateur vont dans ce sens sans ambiguïté. Nous faisons référence tout autant au texte « Au-delà du Principe de plaisir », dont l'approche est très physiologique, qu'en 1924, dans « Le problème économique du masochisme », quand Freud écrit sur des êtres « cellulaires » : « la libido dans les êtres vivants (pluricellulaires) la pulsion de mort ou de destruction qui y règne et qui voudrait mettre en pièces cet être cellulaire et amener chaque organisme élémentaire individuel à l'état de stabilité inorganique »¹⁰.

⁹ Freud S., « le moi et le ça », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 238.

¹⁰ « Le problème économique du masochisme », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF.

C'est, en effet, lorsqu'il introduit la pulsion de mort - concept qualifié par beaucoup de travail spéculatif et qui vont s'éloigner à partir de là de la théorie freudienne (tout en se disant « freudiens orthodoxes ») - que Freud est le plus concret et matérialiste. Reprenons son approche, en somme assez simple et solide, de cette pulsion originaire en référence à la reproduction sexuée, à l'existence même du vivant qui se maintient grâce à la reproduction sexuelle. Si on ne voit pas forcément le lien avec la vie psychique et avec l'inconscient, on peut entendre par « pulsion de mort » et « sexualité » seulement ce qu'il en est de l'organique. À l'opposé, considérer l'organique uniquement en tant que métaphore, c'est avoir mal entendu l'auteur de la psychanalyse.

Alors que si le corps est déjà une construction que nous faisons à partir du langage, le corps organique et le corps psychique sont parfaitement en adéquation. Le symptôme démontre cette adéquation entre l'organique et le psychique. De même, prenons l'exemple de la disparition de neurones dans certaines parties du cerveau chez des autistes qui n'ont pas pu faire fonctionner des qualités psychiques. La nature du corps n'est pas un mythe. Elle fait tout autant partie des idéaux qui régissent notre quotidien que de notre fonctionnement biologique. Ainsi ce que l'on appelle « nature » ou « organique », comme nous l'enseigne Freud dans *L'avenir d'une illusion*, est totémisé, voir déifié pour pacifier sa prétendue toute puissance. Les exemples sont nombreux, de la place accordée à la Nature : de l'œuvre et la vie de J.-J. Rousseau à l'idéal occidental d'un organisme sain et performant, promu par la propagande nazie, jusqu'à ses formes paroxystiques et esthétiques particulièrement développées au Brésil ou aux États-Unis, par la chirurgie.

En revanche, la pulsion de mort, chez Lacan comme chez Freud, est le processus psychique le plus originaire, en tant qu'elle concerne le rapport premier de l'homme au langage, pour autant que la demande maternelle l'amène à s'identifier à un point vide. Le premier rendez-vous pour le petit homme avec le langage, c'est celui de la demande maternelle, cette demande (x), dont il ne sait absolument rien (Che voi ?). Or, premièrement, rien n'empêche de penser que cette rencontre a lieu avant même la naissance (au cours de la vie intra-utérine). Deuxièmement, quel que soit le moment de cette rencontre (avant ou après naissance), Éros n'est pas à ce niveau sexualisé (il s'agirait plutôt de la question métaphysique « est-ce que j'existe ? »¹¹).

Dans les théories du développement psychophysiologique dit « normal », c'est à partir de là que se mettent en place réflexes, pulsions ou fonctions, puisque qu'à cet âge de la vie il est difficile de les distinguer. Si on néglige ce lien primaire entre la pulsion et la fonction, on ne saisit pas bien la pente qu'a dû suivre Freud parce que c'est justement à travers les aléas du fonctionnement de la fonction que le corps de la neurologie s'est constitué, comme Jean Bergès su si bien le développer¹². Alors évidemment, cet imaginaire du corps (qui n'est peut-être pas tout imaginaire) plonge dans le réel, y est articulé. Mais le fonctionnement du corps, lui, est lié non pas au corps organique, puisque plus l'image serait évoluée plus les praxis le seraient à leur tour et, simultanément, le fonctionnement du corps venant parfaire son image au sens du schéma corporel neurologique¹³.

Nous en avons eu récemment un exemple médiatisé : celui de l'homme greffé des deux mains par le Dc Dubernard. Deux ans après l'opération, patient et médecin sont très satisfaits de l'opération réussie sur le plan organique. Sur le plan fonctionnel, tout semble logiquement aussi en très bonne voie. Mais Dubernard émet encore à cette date (janvier 2002) un bémol sur les risques de rejet et d'incapacité fonctionnelle : « il faut encore, dit-il, que le patient se réapproprie les mains, arrive à penser que ce sont les siennes, et l'expérience pourra se conclure sur un véritable succès »¹⁴.

Les organes doivent se former de l'expérience, celle du sujet. Avec Lacan, nous pouvons constater que : « En essayant de les extraire de la fonction, je vous mets à l'abri de l'embarras qui est

¹¹ Lacan la traduisait dans une opération mathématique, une division originaire : dans « A combien de fois S ? » in *L'angoisse*, séminaire non édité par J.-A. Miller.

¹² BERGES J., « Psychanalyse et neurologie », séminaire non édité 1990-92, présenté à l'hôpital Sainte-Anne.

¹³ Cf. aux travaux de SCHILDER P. (1950), *L'image du corps*, trad. française 1968, Paris, Gallimard, coll. « Tel ».

¹⁴ Aux informations du 20h, France 2, lundi 14 janvier 2002.

celui de la vie, tout à l'envers de ce qu'une théorie trop répandue affirme »¹⁵. L'expérience analytique réfute l'idée que la fonction crée l'organe, celui-ci est mis à l'écart pour que la fonction fonctionne, parce qu'il embarrasse le sujet. Il est clair, aussi pour le cas cité ci-dessus, que sa nécessité de le symboliser vient contredire sa fonction.

Aussi, l'image du corps est fondée, organisée et perfectionnée par l'action du corps sur l'espace et les objets (comme on su le comprendre aussi bien Piaget, Wallon, les neurologues que Brunner ou Vigotsky), et ces fonctions praxiques sont elles-mêmes rendues plus fines à travers le perfectionnement de l'image. C'est, en tout cas, ce que nous pouvons affirmer en fonction de nos connaissances actuelles.

Sur la complaisance organique, on peut alors se demander si elle ne serait pas en elle-même la satisfaction de la fonction, l'automatisme ? Ce serait une satisfaction de fonction qui ne serait pas ou mal refoulée, un raté du refoulement de la fonction ? C'est le même problème qui se pose avec les voies de conduction, leurs hiérarchies fonctionnelles et leur incessant feed-back « autorégulateur » défendu par tous les physiologues. Ce dispositif régulateur est-il celui d'une limitation de la satisfaction dans le feed-back, du côté du principe de plaisir ou du côté du principe de réalité ? Ces deux principes pouvant être pensés aussi comme n'en formant qu'un seul, celui du non-déplaisir. Nous ne pouvons pas ici évoquer les conséquences de ces questions qui nous entraîneraient à développer celles de la plasticité des voies de conduction qui font les délices de la neurophysiologie actuelle. Simplement, ajoutons une critique essentielle sur ce primat du feed-back qui résulte de la seule observation : ce n'est jamais à la même place que revient la réponse du fonctionnement.

C'est pourquoi, nous pouvons faire nôtre, l'énonciation qui peut paraître provocante du psychanalyste Charles Melman : « l'organique c'est l'inconscient »¹⁶. L'organique est en effet matière *vivante*, et pas une matière au sens grec de « caro », chair morte.

Ou alors, autre exemple, comment rendre compte des possibilités synaptiques et de leur nombre même qui s'amenuise dès les premières semaines de la vie post-natale ? S'agirait-il des effets d'un non-fonctionnement ou bien de la répression de l'organique sur le fonctionnement d'éventuelles fonctions ? Cet exemple est-il un cas particulier de ce que Freud appelle « la régression » ou bien est-ce un alinéa de plus à mettre à l'article « Au-delà du principe de plaisir » ?

Quand l'organique n'est pas « corporeïsé »

L'oreille de Van Gogh. Une livre de chair offerte à la prostituée qui l'avait rejeté. Il coupe la chair, qui n'est pas plus son corps, ni même un organe, et la donne. L'automutilation se passe sans douleur. Ce qui était douloureux, c'était l'oreille qui entendait des voix qu'elle ne voulait plus entendre. Georges Bataille interprétait l'acte de Van Gogh comme celui de la liberté totale. Mais c'est nier l'aliénation à un Autre qui impose de trancher dans le vif, *une livre de chair*.

De même, ce qui est douloureux pour des « nouveaux patients » de plus en plus nombreux et reconnus aux États-Unis, c'est un membre « en trop ». *Le membre* en question n'est pas douloureux mais gêne, embarrasse les sujets. Ces femmes et ces hommes affirment, que tel bras, pied, jambe, voir les deux jambes ou bras, leur causent une douleur existentielle. Dans le long parcours juridique et médical encore imposé pour obtenir une autorisation d'amputation, ces sujets au membre forclos justifient tous leur demande par une douleur existentielle, qui reste assez mal précisée. Seule la suppression irréversible du membre « en trop » leur permettrait, disent-ils, non pas le bonheur, mais de « vivre normalement ». Il en est différent pour la demande chirurgicale des transsexuels, qui investissent par la chirurgie un « en-plus » (même dans les castrations réelles), le bonheur de devenir

¹⁵ In *Ornicar*, op. cit., p. 12.

¹⁶ « Sur la science », in *Le trimestre analytique*, N°1, p. 115, 1991.

l'autre sexe. Tous ceux-là se plaignent de n'être pas né comme ils le voulaient !

La mal-formation désignée est perçue comme un amas de chair sans sens, qui n'en a, en effet, jamais eu et dont il faut alors se débarrasser. Ce que Lacan désigne par *l'incorporel*, c'est toute chair qui n'est pas unifiée par le signifiant, et qui se retrouvera donc avec une exceptionnelle fréquence dans la psychose, mais pas seulement.

Face à ces réalités cliniques, l'approche cognitive de F. Varela, qui s'inscrit dans la perspective phénoménologique de Merleau Ponty et, qui voudrait que la chair soit le lieu le plus intime de soi, ne semble pas pouvoir plus se justifier que celle de l'élan mystique de Bataille. L'idée d'un *soi* comme fonction d'identité autonome, qui se constituerait à partir du corps biologique est un postulat purement idéologique, ne rendant compte d'aucune des connaissances neurophysiologiques, psychologiques ou de la réalité.

L'exemple du déterminisme dans la Douleur

Nous ne pouvons reprendre ici l'ensemble des élaborations et des vignettes cliniques exposées dans notre livre sur la douleur. Disons ici qu'elles mènent à situer la douleur entre l'avoir et l'être, au lieu même de la formation du langage. Essayer de penser la douleur (quand elle se présente avec ou sans lésion organique) est une nécessité éthique et clinique. Aussi, même quand une atteinte organique est observable, aucune théorie neurophysiologique actuelle n'est à même de prouver des interactions éventuelles avec les douleurs qui peuvent ou pas se manifester.

Les névralgies du trijumeau ou les céphalées de tension, les migraines ou les maux de dos inguérissables, sont des exemples classiques de redoutables douleurs ne s'étayant sur aucune source physiologique repérable. Il en est de même des lésions consécutives à des accidents, parfois même à de banales blessures, qui persistent à susciter de terribles souffrances bien après leur guérison. Mais la médecine, et avec elle l'opinion publique, persiste à considérer la douleur en termes de *troubles sensitifs subjectifs* ou *objectifs*, qui doivent correspondre à des *normes* fixées par des examens cliniques. Ce qui entraîne cette discipline à juger certaines douleurs normales et d'autres pas¹⁷.

La douleur résultant d'une affection somatique indiquerait le fonctionnement normal du dispositif somesthésique sollicité par des stimulations anormales (douleur par excès de nociception). En revanche, la douleur dite « neurologique » est une réponse anormale du système nerveux altéré à des stimulations afférentes d'ordre physiologique (douleur par défaut d'inhibition). Ce dernier cas de figure est qualifié de trouble sensitif subjectif, on en répertorie trois autres : les paresthésies (sensations anormales non douloureuses de nature variable : fourmillement, picotement...) ; les anesthésies et les psychalgies. Les psychalgies désignent des douleurs « imprécises dans leur qualité, atypiques dans leur topographie, déclenchements soumis à des facteurs psycho-affectifs ». La psychalgie est une douleur dont, en l'absence d'origine reconnue, on attribue l'existence à un processus purement psychique et que l'on considère en quelque sorte, comme imaginaire !

Si on ne dégage pas la douleur du support physiologique comment l'appréhender quand elle surgit quasi-systématiquement dans un membre fantôme ? À l'inverse, comment comprendre, un autre type de souffrance comme l'analgésie dont peut souffrir l'hystérique ? Analgésies d'autant plus irréversibles que l'on peut rencontrer dans la clinique du syndrome de Cotard ou dans l'autisme (voir nos travaux, chapitre II). Sans plus les développer, ces figures paradigmatiques révèlent la déconnexion de « véritables » douleurs, non pas avec le corps, tel que nous l'avons défini précédemment, puisqu'il s'agit bien de douleurs ou d'analgésies corporelles, mais avec l'organique.

¹⁷ Sur ce plan lire en particulier les deux grands physiologues de la douleur R. Melzack et P. Wall, pour qui « algohallucinoses », « causalgie », « névralgie grave » (post-herpétique du trijumeau) sont définies par une douleur « pathologique » persistante que les circuits habituels de la nociception n'expliquent pas. Melzack et Wall parlent d'un traitement anormal de l'information dans le système nerveux central qui permet à ces remarquables phénomènes de sommations de se produire !

Or, certaines sciences continuent de prétendre qu'elles sont les seules à pouvoir y remédier, confortées par des politiques qui se soumettent curieusement sans aucune réserve.

La science qui désirerait passer de « l'image » (réalité psychique) au « réel » (où elle sous-entend, la matière), se confronte à l'Être, usine à fabriquer du signifiant, et l'organique paraît être la machine la plus rentable. Par exemple, depuis Descartes, les travaux sur la douleur sont persuadés que la sensation suit un parcours du système périphérique au système nerveux central. C'est-à-dire que c'est une main qui a mal et qui informe le cerveau de la douleur. Une certitude purement imaginaire puisque aucune voie de conduction supposée n'a été vérifiée. Il serait tellement plus logique de penser que c'est un sujet, qui a mal, *pour* sa main.

Théories et concepts neurophysiologiques sur la douleur se multiplient autant que les thérapeutiques qui y sont associées, mais leurs principaux auteurs, malheureux des impasses indéniables qu'ils rencontrent, sont aussi les premiers à reconnaître : « L'élaboration de la perception douloureuse elle-même ne peut faire l'objet que de spéculations » (Pr. D. Le Bars, neurophysiologiste, responsable du laboratoire de neurophysiologie, C.H.U. de la Salpêtrière) – « En définitive l'importance respective de chacun des éléments qui module le message nociceptif est encore actuellement difficile à préciser » (Cambier, Dehem et Masson)¹⁸ – « Les problèmes cliniques de la douleur constituent le test ultime de notre connaissance », écrivent Melzack et Wall¹⁹ - « Qu'est-ce que la douleur ? Hélas, nous ne le savons pas ; si nous savions exactement ce qu'elle est, nous aurions moins de tâtonnements et moins d'échecs dans nos thérapeutiques », avoue le Professeur Leriche, qui ajoute : « Il n'appartient sans doute pas encore au physiologiste de donner une définition indiscutable et complète de la douleur, ... »²⁰ - Et, Melzack et Wall de concéder que « le diagnostic qui fait de la névrose la cause de la douleur (corporelle) cache notre profonde ignorance de bien des aspects des mécanismes de la douleur »²¹, etc.

Plus les sciences progressent, plus on découvre un monde vivant, complexe et qui a son propre langage. La fascination et l'émerveillement sont justifiés. Mais on se rendra compte que l'imaginaire produit en grande partie ces signes. En l'occurrence, pour la douleur, je fus extrêmement surprise au fur et à mesure de mes recherches (cf. chapitre I), de comprendre que de pures spéculations pouvaient succéder à d'autres spéculations depuis plusieurs décennies sans plus aucun lien avec l'observable, une réalité clinique et/ou visuelle quelconque.

Le signe est d'autant plus « pathognomonique » qu'il semble répondre à un fantasme d'unité, de certitude. Puisque le signe est justement la marque qui a à faire avec la fonction d'un organe (dans la mesure où elle fonctionne), la fonction plonge dans la structure de l'organique, et c'est ainsi que la pulsion s'enracine en effet dans le biologique. Il semble que c'est essentiellement ce champ de l'au-delà, de la jouissance, qui manque au corps de la neurologie, et qui l'entraîne à avoir tant de peine à aborder le réel.

III - Le réel n'est pas la réalité

Devons-nous, pour autant, en déduire de manière immédiate que la psychanalyse donne accès à quelque chose du corps qui serait réel, au-delà du corps pris au départ comme de la réalité ?

Oui, l'existence d'un au-delà de la réalité est bel et bien *l'objet* de la psychanalyse, la cause freudienne. Pour Lacan, l'« au-delà du principe de réalité », c'est la science²², en tant qu'elle vise le réel. Le réel étant ce qui fait contrepoids, chez Lacan, à la réalité. Il définit le premier terme à partir

¹⁸ CAMBIER J., MASSON M., DEHEM H. (1978), *Abrégé de neurologie*, Paris, Masson, p. 20.

¹⁹ MELZACK R., WALL P. (1982), *Le défi de la douleur*, Paris, Maloine, p. 52.

²⁰ cité par DELINE, E.M.C - 10 - 1974 - A20.

²¹ Id., *ibid.*, p. 35.

²² LACAN J., « La psychanalyse dans ses rapports à la réalité », *Scilicet*, N° 1.

de l'impossible, c'est-à-dire à partir d'une impasse signifiante et, plus précisément, une impasse de la formalisation.

Nous nous contenterons ici de rappeler qu'il existe un élément commun au réel de la science et au Réel de la psychanalyse, c'est sa fixité. Le réel en physique en général, est constant dans ses résultats ; remarquable constance qui le distingue de la réalité. En psychanalyse, Lacan a souligné aussi une propriété du réel, qui est de revenir toujours à la même place.

Doit-on quand même penser que la physiologie et la psychanalyse nous font envisager la question du réel sur des modes radicalement différents ? Pour le physicien contemporain, prenant acte des positions d'Heisenberg et de Bohr, il n'y a pas de variable cachée dans le réel. Le réel y est décrit par la physique classique comme *la chose en soi*. Lacan aussi pose qu'il n'y a pas de savoir dans le réel, mais que c'est la division subjective qui détermine fondamentalement le rapport du sujet au monde qui l'entoure. En ce sens, toute souffrance est subjective et les réactions aux traumatismes, par exemple, restent multiples et variables. A partir du moment où est interrogée une expérience corporelle, qui comme dans la douleur reste hors langage, le réel est convoqué. Mais le réel doit garder sa désignation (d'origine « philosophique ») : ce à quoi nous n'avons pas accès, ce qui se joue en dehors de nous, en dehors de notre capacité à penser, plus, à symboliser.

Mais pour certains scientifiques, comme Changeux par exemple, « il n'y a pas d'autre réel que celui des neurones » ! Il va jusqu'à écrire que « la réalité mathématique (est) complètement explorée, sur laquelle peu de problèmes subsistent »²³. Ignorant jusqu'à Gödel, pour Changeux, la nature, la « matière » est « gouvernée » par les lois mathématiques, sans que les objets naturels ne soient identifiés à la réalité mathématique. Il n'apporte en fait à ce niveau, rien de plus à l'atomisme ancien de Démocrite. Sa thèse est fondamentalement celle de Parménide, qui avait provoqué un raz-de-marée intellectuel en Grèce, en faisant passer la pensée du mythe à la raison scientifique, où le système est total, achevé, constitué de trois moments qui se répondent dans une unité sans faille (une ontologie, une logique et une identité psychocérébrale).

Du côté de la psychanalyse, quelques-uns ne trouvent pas d'intérêt à distinguer la réalité du réel. Est-ce pour reléguer cette question à d'autres ? À moins que ce ne soit une position analytique « surréaliste » ? Pourtant, la clinique, en général, celle des traumatisés, de la psychose ou de la douleur en particulier, conduit à faire une distinction assez radicale entre les deux notions.

Le Réel est en quelque sorte ce qui commande la méconnaissance, et est en même temps ce qui n'est pas assignable au discours psychanalytique qui, pour sa part, est un « travail d'illusionniste ». Le Réel est en dehors de l'illusion, en dehors du miroir, « hors je », mais dans le corps. L'ensemble de la structure imaginaire n'étant que le résultat de son action. Alors que la réalité, psychique, depuis Freud, est fondamentalement liée aux processus imaginaires et de symbolisation. Le réel est donc, répétons-le, ce qui fait « contrepoids à la réalité ».

Comme « causalité psychique », le Réel est chez Lacan d'une certaine façon l'analogue de la pulsion chez Freud. Dans « La Lettre volée », il affirme que « la subjectivité à l'origine n'est d'aucun rapport au Réel mais d'une syntaxe qu'engendre la marque signifiante »²⁴. La subjectivité est dans ce cas en relation avec le signifiant et « barre » tout rapport au réel.

« Ein Leerer bedanknis ohne begriff » écrit Kant²⁵ : un vide si absolu de la pensée qu'on ne peut le saisir. Le Réel, envers de *Leer*, est bien ce vide absolu que les objets, de pensée, d'idéologies ou plus simplement, causes de la souffrance, viendront masquer.

IV - Quand le réel et l'organique ne font qu'un.

²³ CHANGEUX J.-P., *Matière à penser*, Odile Jacob, p. 56.

²⁴ *Écrits*, p. 50.

²⁵ Cité par LACAN J., *L'identification*, non-édité par J.-A. Miller, février 1962.

Nous disposons de trois termes pour désigner les différentes perspectives des investigations scientifiques : « la science » proprement dite, « l'idéologie scientifique » et « le scientisme ». Résumons. Selon la définition de Canguilhem l'idéologie scientifique est « la méconnaissance des exigences méthodologiques et des possibilités opératoires de la science dans le secteur de l'expérience qu'elle cherche à investir, mais elle n'est pas l'ignorance, ou le mépris ou le refus de la fonction de la science »²⁶. L'idéologie engage le discours à devenir despotique, à suturer le sujet. Comme toute idéologie, elle rend compte d'une passion de l'ignorance et d'une volonté de saisie immédiate du monde. Quant au *scientisme*, il désignait au début de notre siècle qu'une attitude philosophique : le scientifique prétendait résoudre des problèmes philosophiques (qu'est-ce que l'existence, la raison, l'âme). *Scientisme* désigne maintenant ces dérives de pensée qu'elles aient pour objectif de vulgariser la science²⁷ ou de plus en plus fréquemment de ces opinions et croyances qui cherchent à se justifier par la science, dans ses méthodes, ses hypothèses ou ses applications.

Enfin, le terme « science ». Il est de plus en plus utilisé au singulier, *La science*, à croire que *La science* se substituerait à *La femme* dans notre modernité. Mais l'une comme l'autre, ne sont que mirages. *La science* ne pouvant exister, elle échappe à un sens ou à une définition commune et du côté de nos plus grands chercheurs, on dénonce une dérive sans précédent. Citons parmi ces auteurs, Gilles Cohen-Tannoudji, prix Nobel de physique : « les concepts physiques, nos concepts, ne prétendent plus décrire directement le monde mais seulement les lignes d'horizon que la connaissance sensible, pratique ou expérimentale trace sur ce monde (...) c'est dans cette pensée du monde que s'accomplit *la croyance* en l'intelligibilité du monde »²⁸.

Testar, Lévy-Leblond, P.-G. De Gênes, et quelques autres sont les premiers à s'insurger contre ce qui n'est pas seulement du scientisme ou de la mésinformation, puisque les productions sont intégrées à la vie scientifique « normale » (laboratoires, publications scientifiques internationales, etc.). Le sujet de la science lui-même paraît en danger de disparition ce qui engage Jean-Marc Lévy-Leblond (Prix Nobel) à rappeler : « Nous avons besoin, nous scientifiques, d'être rappelés au sens de cette réalité immédiate, de ne pas oublier que nous ne travaillons plus, depuis longtemps, sur la matière de l'expérience humaine, mais sur des *artefacts* hautement élaborés déjà par nos prédécesseurs. Il nous faut retrouver ou rétablir le fil long et ténu qui relie le savoir théorique à la curiosité sensible, nous souvenir que les formules cabalistiques de nos tableaux noirs et les appareils sophistiqués de nos laboratoires ont partie liée avec les pierres, le vent, l'eau et le feu. »²⁹

L'insuffisance considérable de la critique, comme l'écrit Lévy-Leblond, dans le cas des sciences, est d'autant plus marquée encore hors de son activité interne, « c'est-à-dire au niveau des répercussions de la production scientifique sur l'ensemble de la société »³⁰.

Remarquons que si la science est par essence réductionniste, ses débordements imaginaires et sur-médiatisés peuvent être lus comme une prolongation de « l'obscurantisme des sciences occultes » dans les sciences modernes. Il y a eu effectivement une véritable révolution scientifique avec les Lumières. À rebours, les développements actuels de la science qui subordonnent et conditionnent dorénavant toute la société occidentale répondent plus d'une régression que de cette révolution.

Privée du *réel*, de *la chose* (*Das Ding*), du *point aveugle* (Leibniz), car l'organique pourrait désormais en rendre compte, cette nouvelle science nous destitue non pas de la parole, mais du

²⁶ *Idéologie et rationalité des sciences de la vie*, Paris Vrin, 1995, p. 39.

²⁷ Lire à ce propos : JACOBI (1999), *La communication scientifique, Discours figures, modèles*, PUG, ou encore les travaux de BAUDOIN-JOURDANT.

²⁸ Cité par GORI et HOFFMANN (1999), in *La science au risque de la psychanalyse*, Paris, Érès, p. 308. C'est nous qui soulignons.

²⁹ LEVY-LEBLOND, in *La pierre de touche, La science à l'épreuve*, Folio essais, p. 174.

³⁰ *Id.*, p. 163.

langage par la banalisation du réel. Le réel devenant réalité. Effectivement, « *La science s'avère définie par la non-issu de l'effort pour le suturer* » (le sujet)³¹.

Là, « tout est possible », puisque plus d'impossible. Le discours des enfants en consultation est très démonstratif de ce « nouvel ordre »³². Une culture post-moderne, sans limites, qui ne s'est pas amorcée avec le discours de la science, quelle que soit l'option épistémologique choisie, avec Galilée ou Descartes. Si le progrès pouvait faire croire que tout serait *un jour* possible, nous pouvons dorénavant être informé (croire) que tout l'est. Ce temps de rupture dans l'histoire des sciences semble fondamentalement dépendant d'un moment où les sciences se sont retrouvées fondamentalement au service des applications de la pulsion de mort, dans une effervescence qui leur été inconnues jusqu'alors, le temps d'un IIIe Reich.

Les sciences ne sont pas à l'origine de la solution finale mais elles se sont facilement et rapidement mises à son service (qui pourrait résister à cette pulsion). La politique nazie a encore réduit considérablement l'intention de la science à produire une société de « surhommes » et exterminer les autres. Quant à l'homogénéité visée, elle n'est pas propre à la science mais à toute civilisation, mais sa mise en oeuvre ne pouvait se dispenser de la science. L'idéologie scientifique a rencontré à ce moment de l'histoire la réalisation de son fantasme.

C'est-à-dire que nous sommes passés du règne de l'objet de la société industrielle et capitaliste, à la toute-puissance de l'universalisation objective par la chosification du corps humain lui-même.

Les scientifiques se sont mis au travail, et ont produit un grand nombre de découvertes et d'applications. C'est d'ailleurs ainsi que démarre l'ouvrage *La pierre de touche* de Lévy-Leblond, en interrogeant le « & » (la conjonction de coordination commerciale d'usage dite épulette) entre « Recherche et développement ». Cette coordination éjectée est la marque même de la rupture dans l'histoire des sciences. D'où la nécessité d'introduire un quatrième terme qui englutit comme nous le verrons les trois premiers, qui peut être un néologisme comme *scientification* ou celui de J. P. Lebrun de « *totalitarisme pragmatique* ».

Tentons de le définir. La *scientification* est anonyme et pratique une politique d'expansion qui paraît sans limites. On la retrouve tout autant dans la pratique médicale, que dans les discours politiques, dans une religiosité de la laïcité, dans les guerres de la seconde moitié du XXe siècle, dans l'éducation des enfants, et même au fond d'un lit (PMA). Elle annonce clairement ce passage de l'objectivation de la science à un mysticisme mortifère, qui achève dans le même mouvement le sujet du cogito.

Le terme *scientification* permet de désigner « l'en-pire » de la science dans sa capacité actuelle d'assassiner la *Kultur*. Elle se sépare de la science et de sa volonté de savoir par son obstruction au savoir, en réussissant à nous imposer qu'Une vérité. De l'idéologie qui n'était que discours, elle en reprend sa recherche à objectiver la pensée par sa capacité à desubjectiver l'humanité et se sert du scientisme et de sa médiatisation comme de son outil de propagande privilégié. La scientification serait la réponse à la question qu'elle ne cesse pas de masquer : l'irrationalité humaine. Un reste irréductible qui perdurait dans la science. Comme l'écrivait Canguilhem « Ce que la science trouve n'est pas ce que l'idéologie donnait à chercher » ; en revanche la scientification répond à cette demande d'une jouissance absolue dont nous étions structurellement dissociés.

Cette scientification annonce le retour à un « drôle de relativisme » où l'Homme, *Ecce Homo*, est gênant. Elle répondrait de cette mutation que nous éprouvons de la question de l'Être à celle de l'« Homo Sacer »³³, l'homme tuable, depuis la Shoah, par la fétichisation des corps, « à mort ».

³¹ *Écrits*, Paris, Seuil, p. 861. C'est nous qui soulignons.

³² Cf. CROIX L., « D'une névrose diabolique au XXIe siècle », in *Les désarrois nouveaux du sujet, prolongements théorico-cliniques*, LEBRUN J.-P. (éd.), Paris, Erès, coll. « Point Hors Ligne ».

³³ ZALTZMAN N. (1999), *La résistance de l'humain*, Paris, PUF.

Réduire l'humain à de l'universel, à de la matière organique, c'est liquider ce qu'il y a d'humain dans l'homme, ce qui fait qu'il est exceptionnel de par sa qualité humaine (entendez par là non pas une bonté mythique mais sa possibilité d'écrire une histoire, la sienne et celle de ses semblables grâce au langage et à son reste, le réel).

Ce qu'il y a d'irréductible chez l'humain.

Mais le réel est par définition expulsé de la réalité par le symbolique. En ce sens, il précède dans les temps logiques, la réalité. Hors du langage et de la réalité, on ne peut le convoquer, mais on le rencontre par surprise. Toute théorie psychologique ou physiologique qui tentera de la maîtriser sera occultée par l'imaginaire. Toujours, il surgira et provoquera ses effets de vérité. C'est aussi pourquoi nous « ek-sistons » au corps, car celui-ci enferme en lui cet impossible. Alors, quand nous ressentons notre corps ce ne peut être que dans l'embarras, la gêne ou la maladie. Le corps est et restera le lieu même des hallucinations (esthétiques, articulaires, respiratoires, digestives, vésicales, etc.). Ce que Freud désignait comme les effets de la désintringation pulsionnelle. Seul le fonctionnement des fonctions corporelles semble permettre le nouage entre le réel, le symbolique et l'imaginaire, mais ce nouage est lui-même nécessaire à la mise en place du fonctionnement. Le verbe est ici premier. Quand les astrophysiciens défendent que ce sont les corps qui ont donné naissance à la dimension espace-temps, nous retombons sur la question au cœur du débat : Est-ce le verbe ou la matière qui est premier ? Si le langage, que nous révèle l'organique, se trouvait fondamentalement hétérogène à *Lalangue*, dans ce cas-là, en effet, nous n'aurions plus qu'à disparaître en tant que corps. Seul subsisterait l'organique, comme au temps biblique du chaos.